Claude Mazauric, *L'histoire de la Révolution française et la pensée marxiste*

Julien Louvrier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12075>

DOI : 10.4000/ahrf.12075

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 263-266

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Julien Louvrier, « Claude Mazauric, *L'histoire de la Révolution française et la pensée marxiste* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 364 | avril-juin 2011, mis en ligne le 31 août 2011, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12075> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12075>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Claude Mazauric, *L'histoire de la Révolution française et la pensée marxiste*

Julien Louvrier

RÉFÉRENCE

Claude Mazauric, *L'histoire de la Révolution française et la pensée marxiste*, Paris, PUF, 2009, 194 p., ISBN 978-2-13-057563-4, 23 €

- 1 La question du « marxisme », réel ou supposé, des historiens de la Révolution française, et donc des rapports entre pensée marxiste et historiographie révolutionnaire, a fait l'objet, ces cinquante dernières années, d'un grand nombre de débats. C'est d'ailleurs à ce sujet que se sont développées les polémiques interprétatives les plus violentes dans la deuxième moitié du ^{xx}^e siècle. Plutôt que de refaire une à une l'histoire bien connue de ces controverses, Claude Mazauric entend dans cet essai (composé de textes inédits ou issus de conférences prononcées à l'étranger et de chapitres parus dans des ouvrages collectifs), expliquer les liens anciens qui unissent Marx, le marxisme et les historiens de la Révolution française, selon une démarche qualifiée de « réflexive ». Il s'agit donc de revenir à la genèse de la pensée marxiste, d'identifier des concepts, des catégories, de saisir des manières de faire, comme autant de façons d'illustrer la fécondité dans le champ des études sur la Révolution française, d'un compagnonnage théorique et intellectuel qui a pu être, *nolens volens*, sujet à caution.
- 2 C'est d'abord sa consubstantialité avec la Révolution française entendue dans une chronologie longue, qui fait de la pensée marxiste – celle de Marx d'abord, celle des marxistes ensuite – une source centrale pour comprendre l'histoire de la dynamique révolutionnaire. Comme tous les penseurs de son époque, Marx est captivé par la Révolution française, événement capital, obsédant. Les fameux « Cahiers de Kreuznach » (1843) attestent un intérêt précoce et une connaissance fine qui donnent

une idée de l'importance fondamentale joué par cet événement sur la formation politique et intellectuelle du jeune philosophe. On le sait, Marx eut même le désir d'écrire une histoire de la Convention. De ce projet resté inachevé, l'œuvre postérieure porte les traces et témoigne, dans les notes, les références, les citations, des larges lectures préparatoires auxquelles il s'était prêté. « La Révolution comme moment de l'histoire, résume Mazauric, intervient ainsi de manière directe dans l'élaboration par Marx de sa conception des catégories du politique et du social, à l'œuvre dans sa compréhension du mouvement historique ».

- 3 Les marxistes les plus illustres, que l'on pense à Kautsky, Lénine ou Gramsci, se sont à leur tour confrontés à la Révolution française. Celle-ci a nourri leurs théories qui en retour ont donné du sens à l'effort pour connaître et comprendre la complexité du bouleversement révolutionnaire. Mais c'est à Jean Jaurès, avec l'*Histoire socialiste de la Révolution française* (1901-1903) que l'on doit la banalisation des concepts marxistes et leur passage dans l'historiographie positiviste ou « méthodique » de la Révolution française. Pour tous les historiens de la Révolution française qui se forment dans les années de l'entre-deux-guerres, la filiation Marx-Jaurès est déterminante. En rapportant l'histoire politique à des mouvements plus profonds – conflits de classe, croissance économique – Jaurès a tout simplement mis les historiens sur la piste du matérialisme historique. Mais cette greffe avec le marxisme, si essentielle soit-elle, ne s'est pas faite au détriment du savoir proprement historien et Jaurès le premier, comme le rappelle Mazauric, « soumet ses éventuels présupposés théoriques à l'épreuve de l'enquête de terrain », c'est-à-dire à la confrontation avec les sources.
- 4 Ceci étant dit, peut-on isoler dans les travaux des historiens de la Révolution française au XX^e siècle un héritage authentiquement marxiste ? Comment mesurer l'exacte influence du matérialisme historique dans l'historiographie révolutionnaire ? Les difficultés méthodologiques sont nombreuses. Pour l'auteur, elles tiennent en premier lieu à l'existence d'un marxisme officiel dans toute l'Europe de l'Est jusqu'en 1989. Le caractère international de l'historiographie révolutionnaire, surtout après 1945, complique encore la tâche. Peut-on se contenter des historiens qui se revendiquent marxistes ? Doit-on attribuer d'autorité le qualificatif à des chercheurs qui le réfutent ? Et comment enfin distinguer le marxiste assumé des simples emprunteurs de concepts ?
- 5 Après avoir décrit ce qui se rapporterait au marxisme dans l'œuvre de quatre historiens français (Soboul, Gayot, Lemarchand et Vovelle) et démontré qu'il existe bien des façons d'être un historien « marxiste » de la Révolution française sans pour autant être frappé de déterminisme interprétatif ou de dogmatisme méthodologique, un constat s'impose à l'auteur : il est vain de vouloir établir un profil type. En revanche, on peut trouver dans les travaux des historiens des concepts dont le lien au marxisme est « irrécusable ». Ces concepts ou catégories, Claude Mazauric en identifie trois : révolution bourgeoise, jacobinisme et lutte de classe, dont il rappelle avec brio les origines, l'influence et les usages dans l'historiographie. Dans le prolongement de l'exposé sur le jacobinisme, l'auteur a inséré toute une partie (Excursus n° 2) consacrée à l'œuvre singulière et riche de Jacques Guilhaumou. Ces pages sont assurément parmi les plus neuves du livre. En effet, jamais auparavant l'étude des pratiques discursives et langagières de la période révolutionnaire n'avait été prise en compte aussi sérieusement dans l'appréciation des différentes façons de penser la dynamique révolutionnaire à la lumière du marxisme. Claude Mazauric s'emploie à situer l'œuvre

de Guilhaumou dont les origines sont à chercher du côté du Laboratoire de lexicologie politique de Saint-Cloud et de l'influence de Régine Robin, dans un moment qui correspond aussi au développement du *linguistic turn* dans le champ des sciences sociales. Le rapport à Marx de Jacques Guilhaumou se caractérise par un parti-pris anti-historiographique, dans le sens où il rejette la tradition marxiste pour retrouver, dans le marxisme du jeune Marx, l'évidence du moment révolutionnaire. Il tend ainsi à s'écarter de la dimension proprement analytique et interprétative de l'activité historienne pour retrouver avec l'événement la proximité qu'interdit toute construction et mise à distance de l'objet. La lecture qu'il propose du jacobinisme retient particulièrement l'attention. Refusant de le réduire à sa seule dimension politique et circonstancielle, Guilhaumou le considère comme un principe immanent à toute la période révolutionnaire. La voie qu'il a ouverte illustre à elle seule la diversité de l'approche marxiste de la Révolution française, même si ce marxisme, Mazauric en convient, est assez éloigné de l'histoire sociale conçue par l'école jaurésienne.

- 6 Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Claude Mazauric fait retour sur les fondements de l'historiographie classique de la Révolution. On retiendra que dès l'époque révolutionnaire les trois principales tendances interprétatives (libérale, contre-révolutionnaire, républicaine) qui vont s'affronter durant tout le XIX^e siècle sont déjà constituées. La victoire et la stabilisation républicaine, l'avènement de l'histoire méthodique, l'émergence conjointe de la question sociale et nationale conduisent à la constitution d'une « généalogie prestigieuse » d'historiens – Mathiez, Lefebvre, Labrousse, Soboul – qui incarnent tout à la fois la prise en compte des hypothèses marxistes et le retournement d'une histoire jusqu'à eux essentiellement politique en histoire sociale. « Classique » cette historiographie ? Si Soboul s'en est ouvertement réclamé, son « officialisation » a pu occulter des nuances et rendre difficile les renouvellements et l'apparition d'interrogations nouvelles. Un temps hégémonique, elle s'est appuyée sur des structures (SER, IHRF...) dont il ne faut tout de même pas surestimer les moyens. Par ailleurs, sa domination n'a jamais empêché la persistance d'une lecture libérale et contre-révolutionnaire qui n'ont cessé, des années 1950 aux années 1990, de dénoncer l'influence négative du matérialisme historique sur l'historiographie. Pour Mazauric, ces remises en cause, particulièrement spectaculaires dans les années du Bicentenaire, n'ont pas fondamentalement modifié la tripartition initiale, même s'il estime qu'on a pu assister, sur un moment chronologique très limité, entre 1985 et 1995, à la subordination de l'historiographie « classique » par les différentes lectures dites « révisionnistes ».
- 7 Les chapitres terminaux, intitulés « Temporalité de la Révolution française » et « Figures du temps », dans lesquels Claude Mazauric retrouve notamment le Marx du 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte, les catégories de révolution, d'utopie et les figures de Babeuf et de Robespierre, complètent magistralement l'exposé par une mise en pratique concrète des catégories marxistes précédemment explicitées.
- 8 La boucle serait-elle ainsi bouclée ? Résumons : un philosophe élabore des concepts pour penser un bouleversement historique en cours qui lui-même alimente la réflexion de ceux qui cherchent à le comprendre. Des catégories à forte valeur heuristique émergent et se retrouvent dans un récit interprétatif qui obéit aux règles de la méthode historique (Jaurès). Dès lors, ces catégories – non sans être reconfigurées, relativisées, repensées au fur et à mesure que se déploient les intérêts des historiens – structurent tout ou partie de la lecture dominante de l'événement.

- 9 À ce tableau manque peut-être une chose. Au regard des aléas de l'historiographie révolutionnaire et de l'histoire politique de la seconde moitié du xx^e siècle, on peut se demander si les rapports des historiens de la Révolution française avec le marxisme n'ont pas excédé les emprunts conceptuels ou notionnels, si fondamentaux soient-ils, ce qui expliquerait l'enjeu qu'il y a les penser ! N'aurait-il pas été possible d'évoquer plus librement l'existence d'une véritable sociabilité marxiste dans un contexte intellectuel et universitaire étroitement lié à la géopolitique contemporaine ? Il aurait peut-être fallu consacrer davantage de place aux différents leviers qui ont permis la pénétration d'un certain marxisme dans la science sociale française et les enjeux de cette introduction. Et, pourquoi pas, prendre en compte les lectures des spécialistes de la Révolution qui se réclament de Marx ou du marxisme au-delà des seuls historiens français (*quid* du marxisme anglais ? du marxisme italien ?). S'il est évident qu'un auteur seul ne peut embrasser la totalité de l'historiographie, au moins aurait-on pu fournir au lecteur profane quelques indications bibliographiques. On regrettera aussi l'absence de clarification sur la méthode utilisée. On aurait aimé que Claude Mazauric s'applique à lui-même la démarche réflexive annoncée dans la préface, pourquoi pas sous la forme d'un chapitre liminaire destiné à donner au lecteur les clés pour comprendre l'itinéraire intellectuel et politique qui a conduit l'auteur à rédiger ce livre. Heureusement, ce qui n'est pas inscrit explicitement dans le discours est probablement à rechercher dans l'ordonnancement de l'essai, et notamment dans cette deuxième partie intitulée « matérialisme et historiographie » sur laquelle rejaillit la conception du marxisme de l'auteur, un marxisme pratique devenu science, celui qui a irrigué largement les sciences sociales dès les années 1930 et connu son âge d'or après-guerre.
- 10 Ces quelques remarques n'enlèvent évident rien aux indéniables qualités de cet essai qui, sur ce sujet difficile, constitue désormais une source de premier ordre. Déminer un champ, parvenir à apporter du sens et donner à réfléchir à la puissante herméneutique de certains concepts, n'est-ce pas là le but ultime de l'historien, tel que le définissent les règles de la discipline fondées par les historiens méthodiques ?